



A la rencontre de Bruno Pellegrino

Né en 1988 à Morges, Bruno Pellegrino vit entre Lausanne et Berlin. Il entreprend des études de lettres et sciences politiques à Lausanne, et écrit des critiques littéraires pour la revue littéraire romande *Le Passe-Muraille*.

En 2011, il est lauréat du Prix du jeune écrivain pour sa nouvelle **L'idiot du village**, publiée aux Editions Buchet/Chastel.

En 2015 paraît son premier livre, **Comme Atlas** (rééd. Zoé poche, 2018).

En 2018, il publie **Là-bas, août est un mois d'automne** (Zoé), qui remporte le Prix des Libraires Payot, le Prix Écritures & Spiritualités.

Bruno Pellegrino est également actif au sein du collectif AJAR, auteur de *Vivre près des tilleuls* (Flammarion, 2016, J'ai Lu, 2018).

Avec Aude Seigne et Daniel Vuataz, il co-écrit les deux saisons de Stand-by, le feuilleton littéraire des éditions Zoé (2018 et 2019).

L'idiot du village (2011)

Morts inattendus et catastrophes brutales conduisent la population à accuser l'idiot du village d'en être responsable.

« En dehors de ses parents, qui devaient bien connaître son vrai nom, on l'a toujours, de mémoire de villageois, appelé l'idiot, et il n'y a pas à dire, ça lui allait bien ; à sa naissance, vingt ans avant les événements, il avait la lèvre supérieure enflée et rouge, presque violette, et de petits yeux renfoncés qui ne vous regardaient qu'à travers deux fentes obscures, des yeux qui vous scrutaient sans que vous puissiez les voir... »

Ainsi lorsque *« l'idiot a débarqué avec son air d'ailleurs et ses mots de glace, et a dit « mobilisation générale, c'est la guerre », ça a fait comme un éclair dans nos têtes penchées sur les pommes de terre, mais pas tout de suite ... »*

« Il y avait eu déjà trop de morts, d'injustices, au village et il allait y en avoir bien plus et ça ce n'était pas acceptable, d'autant que l'idiot serait sûrement réformé à cause de ce qu'il était, il échapperait au massacre, lui que nous tenions tous, à divers degrés, pour responsable de toutes les morts des derniers mois, alors on s'est jetés sur lui pour relâcher la tension, conjurer l'angoisse, on lui a mis la tête dans la terre, on voulait qu'il se mêle à la terre, qu'il devienne terre, qu'on puisse le labourer, le semer, y récolter autre chose que de l'angoisse...

Ça a été rapide et s'il a crié, on ne l'a pas entendu parce qu'il avait le visage dans la terre, la bouche pleine de terre, sur la langue le goût râpeux de la terre, et la terre a retenu son cri et notre angoisse et son corps supplicié par nous qui ne disions rien -car personne n'a rien dit. »

Comme Atlas (2015)

« C'est le mot « atlas », en particulier, qui a dicté au texte sa structure et son principe : décrire les lieux un à un. Il s'agissait moins de voyage que de topographie. Dresser la carte d'une rupture amoureuse, du sud à l'est, jusqu'au dernier paysage. Rédiger un petit précis de géographie et de jalousie. »

Ainsi, suit-on le héros, d'Antananarivo à Tokyo, de Moscou à Pékin. C'est à Antananarivo que le personnage pose d'abord ses bagages. Il a laissé en Europe une jeune femme qu'il aime. Pourtant, ce voyage humanitaire le laisse sur sa faim. Son séjour ne se passe pas comme il le souhaite, il renonce et décide de partir en voyage avec Lucie, rencontrée dans une librairie.

Pourtant « Il pense à elle, restée en Europe, à qui il a finalement écrit un mail où il lui explique, pour Lucie et lui. Il a essayé d'être doux mais comment dire ces choses-là, il n'y a pas de bonne façon, il le savait et le lui a dit : il n'y a pas de bonne façon mais il me semble que je nous dois ça. Il a dit nous, en parlant d'elle et lui, mais en se relisant, plus tard, il verra qu'il a aussi dit nous pour désigner Lucie et lui. Au moins aura-t-il été honnête, et c'est soulagé quoique le ventre noué et la gorge serrée qu'il a cliqué sur Envoyer avant de claquer d'un coup plus sec qu'il ne l'avait escompté l'écran de son ordinateur portable. »

Il revient seul à Antananarivo, reprend contact avec elle, qui, de son côté, a eu une aventure à Lisbonne. Tous deux décident alors de partir ensemble pour tenter de « polir » leur histoire. Moscou, Pékin, puis Tokyo et la lente rupture amoureuse.

« A quel moment exact cela s'est déclenché, il n'en a plus la moindre idée, si tant est qu'il l'ait jamais compris. Il lui semble aujourd'hui que, ce dernier soir, l'atlas de leurs voyages s'est refermé sur lui-même. Les cartes sont venues se poser les unes contre les autres, expulsant du même coup les poussières accumulées, et la lumière. Dans ce processus invisible, entre ces pages qui s'éteignaient en se resserrant, le point noir de Lisbonne est venu très doucement, très naturellement, se déposer sur le point noir de Tokyo. Et chacun des segments de trois miles sur lesquels s'était posé leur regard depuis le début des voyages, toutes les villes et toutes les mers, et tous leurs paysages, sont entrés en contact, dans une contamination inévitable et définitive.

Il revoit les lumières violentes de Ueno qui tombaient des buildings, des ponts, des gares, la clarté des réverbères, des néons des caissons lumineux, des lanternes de papier décorés d'idéogrammes... »

Sans elle *« Aujourd'hui, il en viendrait presque à penser que rien de tout cela si peu de choses, en définitive n'a eu lieu. Il a fallu qu'il polisse sa jalousie jusqu'à en faire ce petit objet semi-précieux et inoffensif, pour comprendre ce qu'il lui devait qu'elle avait été sa zone de contact avec le monde, une forme de connaissance, un support du souvenir. Ce qui lui reste sans elle : les papiers soigneusement recueillis, coupons de vol, billets de train, reçus de supermarché, photocopies de documents d'identité entretemps périmés, pièces de monnaie qui, l'espace de quelques semaines, leur étaient devenues familières, mots de passe de wifi glanés dans des cafés, entrée de cinéma et d'opéra, cartes postales jamais envoyées, étiquette de Coca chinois décollée de la bouteille, visas expirés, emballage de friandise russe, et puis sa collection avortée de cartes à jouer, et cette relique plus ancienne, les photos passeports datant de sa journée de scooter à Tana images d'avant Lucie, d'avant Lisbonne, d'avant cette dernière nuit à Tokyo, témoignage halluciné d'un temps aujourd'hui trois fois révolu. »*

Là-bas, août est un mois d'automne (2018)

« Là-bas, août est un mois d'automne. Les matins sont frais, le soir on ne s'attarde plus sans châte ou couverture sur le banc devant la maison : au verger, certains arbres tirent déjà sur le jaune. Mais quitte à prendre mes libertés avec les faits historiques et météorologiques, je

décide que cette année l'été insiste, les températures remontent, la terre chauffe, l'herbe se recroqueville comme aux pires heures de juillet. L'espace de quelques journées, l'été brûle ses vaisseaux. »

Le roman couvre les dernières années -de 1962 à 1972-, de la vie de Madeleine et Gustave Roud. Le narrateur est conscient qu'une distance le sépare des personnages. Le vécu de Madeleine et Gustave est désormais sans équivalent.

« Quand je lève les yeux, je vois simplement des arbres, là où Gustave et Madeleine voyaient des tilleuls, des aulmes, des acacias, des érables. J'écris sur des gens qui étaient capable de nommer les choses, les fleurs et les bêtes, alors que j'ai besoin d'une application sur mon téléphone qui identifie les oiseaux par leur chant, les plantes par la forme de leurs feuilles, et je dois vérifier sur des sites de jardinage la période de semaison du blé et de floraison des cyclamens. C'est peut-être ce qui me fascine, chez ces deux-là, leur manière lente et savante d'éprouver l'épaisseur des jours. Et puis les doutes qui subsisteront toujours : je n'ai aucun moyen d'établir avec certitude si le corridor, à leur retour ce soir-là, sentait le clou de girofle, l'humidité ou la cire d'abeille, le feu, la viande ou la naphthaline. »

Un jardin ordonné savamment. Une cour, une fontaine, des dépendances. Au centre du livre, une vieille maison de famille plantée au bord de la route, tout au bout du village. Ne sont restés que le frère et la sœur, Gustave et Madeleine, restés sans conjoints ni descendance.

Des gestes « qu'on accomplit ici, lents et précis, soignés, délicats, vastes et tranquilles, sont les gestes des parents et des tantes, perpétués dans le calme de la chambre basse. On vit au milieu des vestiges de l'époque où il fallait asseoir beaucoup de monde. Les meubles, leur disposition, leur patine, parlent des gens qui s'y sont succédés : le creux dans le banc du poêle est attribué au grand-père qui, chaque soir de sa vie, y prenait place, paraît-il (mais c'est sa mort qui a précipité leur venue ici, Gustave et Madeleine n'ont pas connu ses habitudes) ; restée veuve, la grand-mère a usé quant à elle la bergère qui se trouve dans un coin, à l'écart, où elle se retirait lorsque tout ce monde la fatiguait ; le sofa contre le mur est celui des deux sœurs, une photo en témoigne, maman et tante Alice, peu avant leur mort, assise côte à côte et souriant comme deux écolières. »

Il y a les errances du poète qui traque l'inspiration appareil photo à la main, et les heures passées à son bureau.

« Gustave n'écrit pas ce qu'il faudrait. Voyons où il en est. Il a relu l'ensemble de ses carnets et dactylographié au fur et à mesure les notes qui lui semblaient dignes d'en être extraites. Parallèlement et pour varier un peu, il a repris ses textes publiés dans divers journaux et revues, de vieilles choses dont certaines n'étaient pas tout à fait mauvaises. Sans cesse interrompu -un visiteur, un rendez-vous en ville, une préface à remettre au plus vite, le bruit, les chates, la fatigue, le printemps- mais il avançait. Maintenant que la matière est rassemblée, la suite est toute tracée : écrire ce qui manque, puis organiser le contrepoint. Préciser la sélection, arrêter un ordre, affiner les transisitions et surtout couper, déplacer, resserrer, supprimer -la phrase qu'il préfère, quand le texte concentre ses forces pour se constituer en corps, jusqu'à ce que chaque mot produise un son de caillou. C'est à cela que ça tient, ni plus ni moins. Seulement, il s'agirait de s'y mettre. S'il est honnête avec lui-même, et en dépit de l'urgence qui lui tord parfois le ventre -finir le temps-, il doit avouer qu'il prend plaisir à s'égarer. »

Elles apparaissent sur le même plan que les travaux domestiques de Madeleine.

« Aujourd'hui, jour de lessive, elle a lavé tout le blanc... Etant entendu qu'elle ne va pas regarder sécher son linge, Madeleine se dit qu'elle pourrait faire des confitures. Elle va chercher l'échelle et monte dans le cerisier. Elle cueille les fruits sans se presser, sans se gêner non plus pour grignoter au passage. Elle aime être perchée,

la tête dans les feuilles, cela la met d'humeur bucolique, lui donne envie de siffler des airs sylvestres. Son panier d'osier se remplit à ce rythme.

Sa récolte faite, elle tire la table en bois jusque sous l'ombre d'un arbre -mettons le tilleul- et s'installe sur l'une des chaises pliantes peinte en vert. A la main, elle équeute et dénoyaute les cerises une à une. Le couteau perce la peau puis glisse dans la chair molle. Les fruits transitent du panier d'osier à une grande casserole où ils roulent les uns sur les autres, s'affaissent lentement et se reconfigurent par de petits écroulements. Des guêpes attirées se cognent au métal. Les queues et les noyaux forment une pyramide à part, qui s'élève sur la toile cirée ; lorsqu'elle a terminé, Madeleine ramasse le tout au creux de ses paumes et va le déposer au sommet du compost, au jardin. Au retour, elle essuie ses mains à son tablier et palpe un jupon suspendu, déjà presque sec.

A la cuisine, elle allume le fourneau, qui commence à chauffer pendant qu'elle pèse les cerises puis presse un citron. Aucun instinct n'entre en jeu dans cette opération : il y a des proportions à respecter, telle quantité de jus de citron pour tel poids de fruits. Idem pour le sucre, dont elle verse l'équivalent d'un tiers du poids des cerises dénoyautées. D'un long récipient en verre, elle extrait une gousse de vanille, qu'elle coupe en deux dans le sens de la longueur pour en racler l'intérieur. Tout finit dans la casserole. Elle enfonce ses mains dans les cerises, brasse et malaxe. Le jus de citron rend le sucre collant, le mélange devient masse.

La casserole reste cent vingt minutes sur le feu, il s'agit d'être très exact, des siècles de confiture ont permis d'aboutir à ce chiffre. Pendant ce temps, Madeleine stérilise des bocaux, compter deux à trois bocaux pour un kilo de cerises, en fonction de la qualité de la récolte, là elle y va un peu à l'œil. Elle nettoie la balance, le fond du panier d'osier, la toile cirée, le couteau, le plan de travail. Elle remet la table à sa place, tout contre le mur de la maison. La cuisine est chaude à cause de la confiture -cette phrase lui vient du livre de Marion. Elle s'octroie une pause, passe aux toilettes, tourne rêveusement les pages de la gazette de la veille. Au stade Santiago Bernabé de Madrid, l'Espagne bat l'Union soviétique deux buts à un et remporte ainsi le Championnat d'Europe de football.

Dernière étape : à l'aide d'une louche, Madeleine remplit ses bocaux de confiture encore en ébullition. Elle n'en renverse pas, c'est une question d'habitude. Elle referme les couvercles et aligne les bocaux à l'envers -les bulles remontent, explosent à la surface. Elle nettoie la casserole, l'essuie et la range. La cuisine est impeccable mais Madeleine ne s'en félicite pas, elle ne fait qu'appliquer la bonne vieille méthode : fractionner la tâche en une série de petits problèmes à résoudre. »

Et...En Fin

« Ce soir quelque chose scintille à la fenêtre de la chambre jaune, à l'étage. Il n'y a plus personne ici. On aura oublié d'éteindre la lumière. »

Dans la ville provisoire (2021)

Un jeune homme arrive au creux de l'hiver dans une ville encerclée par la mer.

Il a quitté sa famille, sa mère qui le contacte régulièrement pour lui donner des nouvelles de sa grand-mère mourante.

Il vient là pour faire l'inventaire de l'œuvre d'une traductrice célèbre qui s'y est installée.

Il ignore tout d'elle, ne la verra jamais, mais il explore sa maison et apprivoise petit à petit les détails du quotidien de cette femme – ses habits en tas sur son lit, un vernis à ongle dans la porte de son frigo, ses tickets de caisse, le parfum du thé qu'elle buvait et la dentelle de ses robes- deviennent aussi importants que l'« océan de feuillets manuscrits, piles de lexique et carnets de travail ».

« Chaque matin en entrant chez la traductrice, j'allumais le radiateur d'appoint qui diffusait sa chaleur agressive. J'essayais de remettre dans l'ordre une liasse de feuillets recouverts

d'annotations au stylo. Je tirais les livres. En les parcourant, je tombais sur des billets, des listes de courses, des numéros de téléphone griffonnés sur des post-its, ce qui ressemblait à des fragments de poèmes dans diverses langues.

Les carnets étaient remplis de lignes serrées, tracées d'une main parfois très soignée, ailleurs illisible. Les passages au crayon gris étaient le plus difficiles à déchiffrer. Mon regard s'habitua peu à peu. Elle n'écrivait jamais rien de personnel, ne parlait pas de ses journées ni de ce qu'elle ressentait. Elle me poussait aux conjectures. »

« Mon inventaire aurait dû rendre compte de ces choses aussi, j'aurais voulu être exhaustif. Rédiger le catalogue complet des sons de la maison, mentionner quelque part que le soir, j'avais les mains empestées à cause de la poussière. Je n'avais pas trouvé de journal intime, mais des ciseaux à ongles pour gauchère, trois bouteilles entamées de whiskys différents, des billets de banque dans un dictionnaire grec-allemand. J'avais envie de répertorier chaque objet. Ce n'était pas ce qu'on attendait de moi, je m'en tenais à la paperasse - carnet, soixante-quatre pages recto, écriture manuscrite, encre bleue et crayon gris, boîte « Projets inédits » - et je notais à part, juste pour moi, qu'elle utilisait un dentifrice blanchissant parfumé au menthol et possédait un ensemble de douze tasses minuscules, décorées de fleurs très fines et d'oiseaux colorés. »

La traductrice n'a jamais rien écrit de personnel. C'est donc en s'imprégnant de ses mots, pourtant empruntés à d'autres, qu'il a l'impression d'entendre sa voix.

Approche subtile du métier de traducteur, métier de l'ombre, artisanat complexe.

« Une phrase est venue la tirer du sommeil au milieu de la nuit. Elle a ouvert les yeux et immédiatement elle a su comment faire, mais le temps qu'elle allume sa lampe de chevet, qu'elle enfilerait un peignoir et que démarre son vieil ordinateur, sa solution s'était dissipée. Il aurait suffi de la noter à la main. Les mots étaient si nets, si puissants dans son esprit, elle ne s'est pas doutée de leur volatilité.

Son idée avait à voir avec cette longue suite d'adjectifs qui rythmait la version originale mais qu'il était difficile de restituer sans lourdeur dans sa langue à elle. Elle a parcouru tout le passage en essayant d'identifier l'endroit où le texte lâchait - le temps verbal ou le signe de ponctuation qui introduisait une modulation involontaire et déséquilibrait cette dernière phrase, éternellement bancal. »